

Questionner l'« habiter » aujourd'hui

Francesca SIMEONI

(Ucly, Pole 2, UR "Confluence: Sciences et Humanités)

Avec cette intervention, je me propose d'ouvrir symboliquement les fenêtres de la maison que nous construisons avec ce projet et de regarder un peu l'horizon, le panorama que nous voyons. La question que j'ouvre est en fait celle du sens, du contexte large, presque heuristique, de notre recherche : pourquoi explorer les espaces domestiques de la vie, et pourquoi le faire à partir de contextes historiques, comme celui de la déportation des enfants juifs dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, où ces espaces domestiques sont tout d'un coup saisis, détruits, évacués ? Pourquoi traiter des histoires de départs forcés de la maison, pourquoi plonger dans l'Histoire avec un grand S pour rechercher les histoires personnelles de ceux qui ont perdu leur maison d'enfance ou bien qui ont dû être cachés ? Pourquoi explorer l'imaginaire de l'enfance lié à la maison, à ce qui fait maison et permet de se sentir chez soi ? Et pourquoi le faire alors qu'il existe déjà de nombreuses études historiques, sociologiques, anthropologiques sur ces situations de migration forcée et d'exil ?

Notre conviction est que cette condition, celle de celles et ceux qui voient leur habitation remise en cause, déconstruite, désarticulée, menacée, suspendue indéfiniment, est une condition paradigmatique de l'être humain contemporain que nous sommes. Il ne s'agit pas simplement d'épisodes circonscrits liés au passé et à des régions géographiques lointaines, mais d'expériences vivantes et décisives, qui parlent de notre propre expérience d'être au monde aujourd'hui. Ces histoires de subversion radicale du domicile mettent à nu la question fondamentale qui nous atteint ponctuellement dans notre condition d'habitants du XXI^e siècle. Cette question pourrait être formulée comme suit : « comment habiter quand la maison est déconstruite ? ». Il s'agit donc de questionner notre habiter, notre possibilité d'habiter aujourd'hui, dans l'époque qui est la nôtre.

Mais pourquoi cette condition est-elle paradigmatique de notre propre condition ? Nous pouvons relier la notion symbolique de maison, en tant que « foyer », à au moins trois dimensions clés de la civilisation actuelle : la maison-monde, la maison que constituent les institutions politiques, culturelle, sociales et le foyer que constitue notre propre subjectivité. Dans ces trois foyers, nous vivons aujourd'hui une condition d'incertitude et de malaise, de reformulation nécessaire, d'instabilité et de précarité.

1. La maison-monde

La dimension la plus évidente de la « maison en feu » est celle du monde dans lequel nous vivons, de l'écosystème, du système de l'*oikos* (en grec ancien « maison ») commune. Il n'est pas nécessaire de parler de changement ou de réchauffement climatique, de crise écologique ou d'éco-anxiété pour évoquer une transformation traumatique qui se produit sur la toile de fond imperceptible de notre quotidien : le monde lui-même est suspendu à la possibilité d'une extinction ou d'un changement irréversible qui le rendrait inhabitable pour les êtres humains. Nous sommes plongés dans une remise en question radicale, souvent inconsciente, de l'évidence de la solidité de la maison commune qu'est notre monde physique et naturel. L'écosystème n'est plus un foyer solide et certain, c'est un foyer en feu.

Non seulement nous avons perdu une relation équilibrée et esthétique au *kosmos*, qui dans la tradition grecque antique désigne le monde en tant que lieu accueillant, harmonique, beau

et surtout intelligent, mais nous en avons fait d'abord un objet et ensuite un espace de ressources à exploiter. Cet espace de ressources a également perdu son ressourcement, il devient un espace inhospitalier qui remet en question notre habitat et notre vie.

C'est intéressant, à ce propos, d'évoquer brièvement une théorie tout à fait originale des anciens stoïciens : elle propose l'idée d'une sympathie (*sumpatheia*) universelle, d'un lien de co-affection (*sum-pathos*) qui traverserait tous les êtres dans le cosmos. Dans cette théorie, comme le rappelle Christelle Veillard¹, l'être humain n'est pas une simple partie (*méros*) du monde, un élément éventuellement séparable. Il en est au contraire un membre (*mélos*), irrémédiablement attaché au grand corps qu'est le monde, et susceptible de ressentir en lui, par résonance, toutes les modifications qui le parcourent. Sa fonction, en tant que membre éminent du monde, est, pour les stoïciens, de se mettre au service de l'ensemble. La théorie physique du monde comme écosystème, comme système-maison, appelle comme prescriptions éthiques corollaires, selon les stoïciens, les devoirs de connaître, respecter, protéger et sauvegarder cette maison, puisque nous *sommes* ce monde, au sens fort du terme.

Il y aurait en fait une sorte de sympathie, de co-affection originaire entre nous et notre milieu, tant que c'est d'abord un devoir de notre intelligence et de notre sensibilité de sauvegarder la possibilité même d'habiter quelque part, tant nous sommes inhabités par le monde.

2. Les institutions

La deuxième dimension importante de la déconstruction domestique que nous vivons dans ces temps qui sont les nôtres concerne les institutions. Le verbe grec *istemi*, dont dérive « institution », indique précisément la stabilité et la force de quelque chose qui est une référence et qui a de la solidité. Les institutions politiques connaissent aujourd'hui un état d'embrouillement et de perte de crédibilité, au point qu'elles constituent de moins en moins des points de référence idéaux pour la vie commune, n'arrivant plus véritablement à inspirer la vie partagée des communautés humaines. La résurgence des populismes et des personnalismes met en évidence le besoin de revenir à la solidité rassurante d'un périmètre d'identification, défini et fermé, précisément parce que la fonction de coexistence et d'inspiration du vivre ensemble que devraient jouer les institutions, en tant que foyers du commun, est aujourd'hui plus faible et plus incertaine.

3. Le sujet

Une troisième dimension dans laquelle nous faisons l'expérience de l'inconfort d'une maison branlante est celle de la subjectivité, du moi que nous sommes et qui permet un chez *soi*. Après les grandes saisons idéalistes de la subjectivité forte comme lieu sûr de relation au monde, il est aujourd'hui plus complexe et moins rassurant d'habiter son moi, d'en faire un espace accueillant et sûr, protégé et ouvert à la fois, capable d'entrer dans le sanctuaire du Je-Tu, selon l'expression de Martin Buber². Le rapport dynamique à l'altérité, la solidarité, la capacité à construire et habiter des relations significatives, la possibilité de développer une identité vulnérable mais solide, la capacité à désirer, à ne pas être détruits ou à ne pas devenir

¹ Christelle Veillard, « Sympathie universelle et souffle cosmique : le monde des stoïciens, de Posidonius à Chrysippe », Arts et Savoirs, 21 (2024), URL : <http://journals.openedition.org/aes/7045> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11zow>.

² Martin Buber, *Je et Tu* [1923], Aubier, Paris 1969, p. 27.

destructeurs à la suite de ce désir, l'aptitude à gérer des conflits et à les traverser de manière non violente, deviennent de moins en moins évidentes, aisés, partagés.

Et pourtant ... nous *sommes* ce processus continu d'habitation, d'inhabitation, *dans* le monde, *au* monde, *vers* le monde. Nous sommes cette dynamique de « *maisonisation* », si on peut inventer un mot pour ce phénomène. Un phénomène que les illustrations des enfants, leurs jeux, montrent très bien : faire maison c'est apprendre à être au monde. La question de l'habiter est la question de la relation, de la frontière fragile, variable, vulnérable et nourrissante entre moi et les autres, entre moi et la réalité : le monde est ce qui me permet d'exister, ce dans quoi je suis déjà quand je viens à l'existence, et en même temps c'est ce que je dois continuellement réorganiser à chaque expérience significative que je fais, en reconstruisant à chaque fois une nouvelle maison. Toute ma vie consiste à approfondir ma place dans le monde et mon identité en tant que monde-foyer.

L'enfance représente précisément un point de vue privilégié par rapport à l'habiter et à la déconstruction de la maison : l'enfance est en effet la condition dans laquelle nous en venons à habiter le monde et les relations de manière éminente, aurorale, sans l'avoir fait auparavant. Dans l'enfance, nous apprenons précisément à habiter le monde parce que, littéralement, nous *venons au monde* pour la première fois. La perspective de l'enfance est donc décisive pour saisir les traits saillants de l'habiter.

Les questions d'ouverture que ce début de séminaire nous laisse pour la suite pourraient donc être formulées ainsi : que signifie habiter au moment où la maison s'écroule ? Comment faire et devenir habitation ? Si l'habiter convoque le rapport à soi, à l'autre et à l'espace, comment organiser ces rapports en l'absence de structure solide sur laquelle s'appuyer ?